

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

Pierre Létourneau:

"Heureux de chanter"

—Pierre Létourneau, vous avez entendu l'imitation que Jean-Guy Moreau fait de vous, qu'en pensez-vous ?

—J'ai connu Jean-Guy il y a à peu près deux ans. Il chantait au Musée des Beaux-Arts et il ne faisait alors que deux ou trois imitations. Pierre Calvé, Claude Gauthier et moi, c'était ses premières cibles. Je commençais à peine à chanter, alors je ne m'imaginai pas que quelqu'un me connaissait assez pour pouvoir m'imiter. J'y étais allé et j'avais ri beaucoup. Je le trouve très bon.

—Et vous, comment avez-vous débuté ?

—J'ai commencé au collège. J'allais voir les Bozos et ça me passionnait beaucoup. C'était la première chose qui me faisait m'arrêter parce que j'étais pas mal éparpillé; j'étais étudiant en rhétorique puis je n'avais pas de goût pour quoi que ce soit. Les Bozos m'ont stimulé, m'ont réveillé. Je me suis dit : "c'est beau une chanson, je ne pourrai jamais faire ça". J'ai essayé, j'en ai fait une et c'était bien mauvais. Mais ça a été suffisant pour me donner un élan. Depuis, je n'ai jamais cessé de chercher. Je ne peux pas dire que c'est un travail, parce que j'aime ça. Aujourd'hui, quand je suis fatigué, je ne suis pas tellement déprimé parce que ma fatigue est conséquente à un état d'esprit.

—Pierre Létourneau, avez-vous subi des influences ?

—Ça se peut. De toute façon, j'essaie de les éviter. Si ce que je fais ressemble à autre chose, tant pis. Tant pis pour moi parce qu'on ne peut jamais réussir à faire ressortir une chanson si cette chanson a des influences.

—L'alliance a v e c Stéphane Venne, ça a bien marché ?

—Oui, j'ai fait, j'en fais encore d'ailleurs, beaucoup de chansons avec Stéphane Ven-

ne. Mais c'est difficile de faire des chansons en collaboration; pour moi, c'est souvent un hasard. Je travaille tout seul les paroles et la musique et si ça ne marche pas, je rencontre, par exemple, Stéphane Venne, je lui explique le thème de la chanson et ensemble on travaille là-dessus. J'aime ça beaucoup, mais c'est difficile.

—Est-ce que vous procédez de la même façon avec Paul Baillargeon ?

—Oui, de la même façon. Par exemple ma chanson d'ou-

—Est-ce qu'on vit bien de la chanson ?

—Oui, moi, ça n'a jamais été mon problème. Aujourd'hui, en plus de manger, je fais autre chose, heureusement. Mais ce n'est pas ce que je demande. Je demande tout simplement de pouvoir gagner ma vie le plus humblement possible avec la chanson. Si je la gagne bien, tant mieux.

—Avez-vous l'intention de faire de la chanson toute votre vie ?

Pierre Létourneau présentera, les 28, 29 30 et 31 octobre, son spectacle à la Comédie-Canadienne. Pierre Létourneau a beaucoup évolué, depuis deux ans en particulier. Après s'être fait un nom grâce aux boîtes à chansons, après avoir laissé sa guitare pour pouvoir mieux interpréter ses chansons, Pierre Létourneau a jugé qu'il était temps pour lui d'essayer de rejoindre le plus de gens possible à chacun de ses spectacles. Nous l'avons rencontré et il a bien voulu répondre à nos questions.

verture pour le spectacle à la Comédie-Canadienne.

—Préférez-vous travailler avec Baillargeon ou avec Venne ?

—C'est assez différent et je ne peux pas dire que j'ai des préférences. Pour moi, c'est deux atmosphères complètement opposées. Moi, ça me fait changer pas complètement de couleur, mais un petit peu de direction. Ça m'empêche de tourner en rond.

—Pour quel public écrivez-vous vos chansons ?

—Moi, j'emploie, sans vouloir faire absolument aucune concession, parce que je le ressens comme ça, des rythmes qui collent à mon existence quotidienne et au contexte dans lequel je vis. Un rythme de "twist", de yé-yé, pour moi, celle beaucoup à la ville, c'est métallique, c'est brutal.

—Oui. C'est la seule chose que je peux faire, quoique pour moi encore c'est pas un problème. Je fais des chansons aujourd'hui, demain, je ferai peut-être d'autre chose, mais je n'y pense pas.

—Quelle impression est-ce que ça peut faire à un chanteur qui en a déjà admiré d'autres de se retrouver au même niveau ou plus haut que ceux qu'il a déjà admirés ?

—Si j'ai dépassé certains auteurs-compositeurs, je ne le sais pas si c'est vrai. Avant, quand je venais de débiter, j'étais très timide vis à vis de ces gens-là. J'avais beaucoup de respect. Aujourd'hui j'ai encore le même respect pour les autres auteurs-compositeurs. Je ne sais pas...

—Chanteriez-vous des chansons d'autres paroliers ?

—J'aimerais, mais c'est dif-



(Photo : Serge Pralet)

... La chanson, c'est la seule chose que je peux faire ...

ficile. Une musique est plus facilement adaptable à une personnalité que des paroles. Des paroles, c'est plus concret et de chanter les paroles d'un autre, j'aurais beaucoup de difficulté.

—Même si, comme vous le dites, vous n'avez aucun mérite dans le prix qui a été accordé à la meilleure pochette

lors du dernier Festival du disque, j'aimerais savoir si vous apportez toujours un certain soin esthétique à tout ce que vous faites ?

—Oui. Quand je fais la mise en place, la mise en scène, ça a l'air trop prétentieux, j'essaie que tout soit bien agencé, que rien ne choque.

(Suite page 3)

dans ce numéro :

■ **Une Société musicale**

Page 3

■ **Pas de vacances pour...**

Page 2

■ **Un doux Cactus au Stella**

Page 4

■ **L'art québécois**

Page 6

le royaume des pique-assiettes

Réal Giguère au "Devoir" ?

Le journal "Le Devoir" a besoin de lecteurs assidus pour mieux diffuser ses savantes et froides réflexions. On lançait officiellement, dans l'édition de samedi dernier, une campagne d'abonnement. Pour mieux vendre sa viande, l'austère quotidien présente la chose avec un ton qui doit tout à la génération "pepsi", elle même issue de la dynastie plaza. Imaginez! vous avez la chance de gagner "l'un des cinq GROS LOTS". Nous, on leur conseille sincèrement de faire appel à Réal Giguère pour mousser l'affaire.

Des airs inconnus enfin découverts

Marc Gélinas a gagné, au Festival du Disque, un prix que tous auraient cru voir remporté par Claude Léveillé. Si Léveillé ne l'a pas obtenu, c'est que ses chansons ont récolté, comme le mauvais devoir d'un potache, 2 points sur 20 pour les paroles et un beau zéro pour la musique.

Musiciens d'aujourd'hui

Maryvonne Kendergi anime depuis déjà quelques semaines une émission de radio intitulée "Musiciens d'aujourd'hui", diffusée le lundi soir, de 8 à 9 heures. "Ces émissions," nous dit Mme Kendergi, "vont m'amener à faire une étude du langage musical, non seulement dans ses manifestations elles-mêmes, mais par rapport aux autres expressions artistiques. On ne se contentera pas de situer une oeuvre musicale dans l'histoire de la musique, mais de la placer dans son contexte historique, dans son actualité culturelle et sociale." Avis aux fidèles de musique contemporaine.

Retour de "La Coccinelle"

Non, il ne s'agit pas du retour de l'aguichante rivale de Guilda, mais de la réouverture de la boîte à chansons du même nom. La boîte, rajeunie paraît-il, a ouvert sa "saison" samedi dernier, en présentant Pauline Julien. Le communiqué, parvenu trop tard à nos bureaux, nous empêcha d'annoncer l'événement à temps. Pauline n'y est plus, mais reste "La Coccinelle".

Cinéma pour les normaliens

Ciné-AGEL, un service de l'Association des normaliens de Jaccartera les films suivants penques-Cartier à ses membres, prédat la saison 65-66: Viridiana (16 novembre); Zazie dans le Métro (21 décembre); Nanook of the North et Louisiana Story (18 janvier); Pater Panchali (15 mars); Les carabiniers (19 avril); Ivan le Terrible (1ère et 2e parties) le 17 mai. A l'Auditorium de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, à 8 heures du soir. Pour les non-membres, 50 sous; abonnement, \$2.

Les Cailloux à la Salle Claude-Champagne

Les Cailloux, qui ont "revu et corrigé" notre folklore, préparent leur rentrée à la scène, qui aura lieu les 12 et 13 novembre à la Salle Claude-Champagne. La salle de concert de l'école de musique Vincent-d'Indy possède, à ce qu'on nous dit, une acoustique extraordinaire et ses murs lui confèrent une intimité que la Grande Salle de Place des Arts n'a pas. Le moment où jamais de le vérifier avec Les Cailloux.

Au Salon du Livre de Québec 1965

Le Salon du Livre de Québec 1965 a inscrit dans les cadres de son activité une journée de la pédagogie. Cette journée, sous la présidence d'honneur du ministre de l'Éducation, l'hon. Paul Gérin-Lajoie, mettra en évidence le "livre-manuel-scolaire". L'évolution subie par le manuel scolaire sera démontrée par une exposition rétrospective. La comparaison des manuels d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui sera facile puisque chaque éditeur de manuels scolaires est invité à exposer ses ouvrages.

On pourra vérifier, si vraiment tout est là, les dires de Solange et Michel Chalvin, auteurs de Comment on abrute nos enfants.

Un film canadien sur l'occultisme

La deuxième partie du film Regards sur l'occultisme, du cinéaste canadien Guy Côté, sera diffusée sur les ondes de Radio-Canada dimanche prochain (27 octobre), à 9 h. 30; la première partie ayant été projetée dimanche dernier.

On sait jusqu'à quel point la vie quotidienne de chacun de nous est sans cesse influencée par la superstition et les conséquences de coïncidences occultes. Personne n'ose l'avouer; le film de l'ONF se propose de nous démasquer.

Les disciples de la revue "Planète" auront plaisir à regarder ce court métrage. Les autres aussi, évidemment.

Cinéma tchèque

Le mois prochain à la Cinémathèque sera en grande partie consacré au nouveau cinéma tchécoslovaque. On sait que, depuis deux ou trois ans, de nom-

breux réalisateurs ont fait leurs débuts dans les studios de Prague. Leurs oeuvres, qui ont déjà acquis une solide réputation, nous apportent une image toute nouvelle de la Tchécoslovaquie.

Le panorama qu'offrira la Cinémathèque comprendra des films comme "L'As de Pique" de Milos Forman, "Le premier cri" de Jarmil Jires et "La romance du Faubourg" de Zbynek Brynryb.

De plus, en novembre, la Cinémathèque présentera d'autres films comme "Phantom of the Opera" de Rupert Julian, "The Mask Of The Red Death" de Roger Corman. Il y aura en outre une rétrospective des courts métrages de Gille Carle.

Claude Létourneau se lance

La vague des vedettes qui se produisent en "one man show" continue de gagner nos chansonniers. C'est au tour de Pierre Létourneau de tenter sa chance à la Comédie Canadienne du 28 au 31 octobre. Pierre Létourneau qui a décidé d'abandonner sa guitare et qui se fera accompagner dans son spectacle par Paul de Margerie et Paul Baillargeon, recréera pendant quatre soirs une atmosphère de boîte à chansons intimes.

Pierre Létourneau est parmi nos jeunes chansonniers un de ceux qui ont le plus de métier. Depuis trois ans, il chante devant le public jeune des boîtes du Québec et c'est maintenant qu'il a décidé d'essayer de rejoindre le plus de gens possible. Donc, à ne pas manquer à la Comédie Canadienne.

Idoles ou pas

"PAS DE VACANCES POUR LES IDOLES"
Film canadien de Denis Héroux. Scénario de Noël Vallierand. Caméra de Jean-Claude Labrecque. Montage de Werner Nold. Avec Joël Denis, Suzanne Lévesque, Albert Millaire, Alain Stanké, Jacques Godin, Jacques Maitti, Marcel Cabay, Justine Gilbert, Yvan Ducharme, les "Fans", Lautrec, les Têtes Blanches.

Il est toujours assez difficile de parler d'un film canadien sans laisser transparaître notre hâte d'avoir un cinéma bien en marche. On a peut-être voulu trop souvent sauter des étapes en recherchant trop des effets d'images, en escamotant les scénarios, à faire des films pour un public trop restreint.

Carle et son "LEOPOLD Z" ont ouvert une autre voie. L'équipe Vallierand-Héroux a décidé, elle aussi, d'exploiter cette veine: un cinéma amusant et abordable. Mais en plus, l'équipe a voulu faire un film commercial. C'est leur seule prétention. Et c'est bien ainsi. Il est justifiable de faire des films qui "marchent" si les fonds amassés servent à faire produire autre chose. Et je ne vois pas comme une concession le fait

d'accepter cet état de chose, quand le résultat n'est pas mauvais. Il le serait s'il utilisait un mélo mièvre et de mauvais goût, s'il répétait l'expérience d'"Aurore". Mais ici, nous avons une fantaisie très drôle qui emploie à des fins commerciales une pléiade d'artistes qui, à eux seuls, suffiront à amener un public.

Il y a d'abord Joël Denis. Qu'on lui excuse sa diction trop molle, comme fantaisiste et acteur, il est très bon. On ne peut s'empêcher de le rapprocher de Philippe Clay. Mais sur un fond yé-yé qui n'est pas déplaisant. Michel — Joël Denis — est le "héros" du film. Inutile de raconter l'histoire policière et comique de ses débâtres: vous irez le voir. Il y a aussi Suzanne Lévesque, fraîche et jolie, qui n'élève rien au rythme bondissant du film. Albert Millaire incarne une satire très drôle du philosophe. Millaire sait jouer, et cela est appréciable. Ses mots en latin, ses soupirs, son superbe courage



font de lui une caricature fort sympathique. On en voit aussi bien d'autres, dont Marcel Cabay, "le gros-méchant" qu'il ne faut pas aimer mais auquel on reproche cet emprunt étranger, son ton trop élevé et des scènes trop longues qui risquent de briser le mouvement de l'ensemble.

Parce qu'ici le mouvement est important. A partir d'un rythme, l'histoire suit avec ses rebondissements. Les mouvements de la caméra suivent aussi de façon ingénieuse. Très bon travail de Labrecque, surtout dans les scènes — swingnantes à souhait — de l'enregistrement de Lautrec, du spectacle des Têtes Blanches et de la poursuite à Toronto. Le rythme nous prend, nous amuse et ne nous lasse que très peu; et cela est dû à la cohérence entre le scénario, la musique et la caméra.

On pense à Lester, mais avec un budget infiniment moindre. On pense aux films américains

et fantaisistes françaises. Mais "PAS DE VACANCES POUR LES IDOLES" reste une satire, une tentative de ridiculisation de ces films et des idoles. On sait gré à l'équipe de ne pas tomber dans la loufoquerie de mauvais goût, de nous épargner les tartes à la crème et les effets exagérés. Les gags sont drôles, même s'ils sont quelques fois un peu usés: le chapeau-cendrier, le plongeon, l'oeuf, le sandwich... On les attend, ils nous amusent bien. Très bonnes aussi les séquences à Toronto et devant les lettres de l'Expo.

Dire maintenant que l'expérience est valable, justifiée. Qu'une telle production — pourvu qu'on n'en abuse pas — est nécessaire, saine même. Reste à souhaiter que le public attendu réponde, et que notre nouveau cinéma, "émancipé" des thèmes trop lourds, trouve un juste milieu entre la blague et l'intellectualisme.

Marie-Claire LANCOT

"HEUREUX DE CHANTER"

(Suite de la 1ère page)

—Le cinéma. Deux films. Seuls ou avec d'autres et une apparition dans Jusqu'au cou. Qu'en pensez-vous?

—Il faut se placer dans le contexte étudiant et dans le contexte de la province de Québec. Le cinéma, c'est un art tellement difficile, qui demande tellement de déplacement, tellement, tellement d'argent et beaucoup d'expérience qu'on ne peut pas s'attendre à un chef-d'œuvre tout de suite. La chanson, c'est beaucoup plus facile à faire, c'est beaucoup plus facile d'accès pour le spectateur. Le cinéma, ça prend une espèce de tradition que seulement une véritable civilisation peut apporter. Pour faire un chef-d'œuvre, premièrement, il faut vraiment faire partie d'une nation, il faut avoir son identité propre. Alors, ça s'en vient. Les films qu'on a essayé de faire jusqu'ici des films à thème d'envergure. Maintenant, on fait des films commerciaux, alors, tant mieux.

—Est-ce que la chanson a une grande importance dans le Québec?

—C'est encore une question de vingtième siècle. Tu peux partout ouvrir un radio, t'entends des chansons, des conférences. Alors, c'est beaucoup plus facile d'accès, à cause des moyens techniques, que la littérature.

—Vous allez faire quatre spectacles à la Comédie-Canadienne, qu'est-ce que cela représente pour vous?

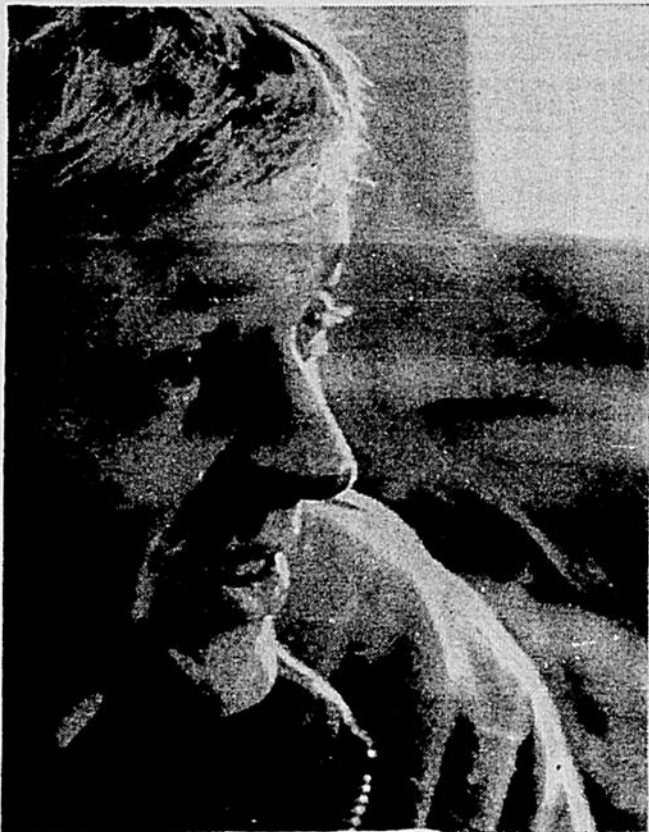
—Ça fait peut-être trois ans que je pense à la Comédie-Canadienne, à donner un spectacle dans une grande salle avec un bon système d'éclairage, de bons micros, avec du monde aussi, j'espère. Moi, j'ai chanté beaucoup depuis deux ans, mais surtout dans les petites boîtes à chansons, où assez souvent c'est mauvais techniquement. Alors c'est difficile, mais d'un autre côté, ça nous fait apprendre. Pendant deux ans, je me préparais dans ce sens-là puis à un moment donné je me suis dit: "j'ai chanté, j'ai vendu des disques, il faut que je fasse autre chose, il faut que je cesse de tourner en rond". Après la Co-

médie-Canadienne, il va falloir que je vise autre chose. Quand quelqu'un fait des chansons ou de la peinture, c'est pas simplement pour ses cousins ou pour sa tante, c'est pour exposer ça devant le plus de monde possible. Alors, la Comédie-Canadienne c'est une étape dans ce sens-là.

—La part de la publicité dans le succès?

—C'est important, mais il ne faut pas se faire d'illusion, surtout dans le domaine des auteurs-compositeurs. J'avoue que pour les chanteurs qu'on dit populaires (quoique Gilles Vigneault soit plus populaire que Pierre Lalonde) la publicité et la chance ont beaucoup d'importance. Mais dans le domaine des auteurs-compositeurs où il y a un public très jeune mais quand même intelligent, on ne peut pas jouer tellement les gens. Même si on met dix mille dollars de publicité pour faire monter un auteur-compositeur, si le gars a un talent médiocre, son succès sera quand même médiocre.

Jean BELANGER



(Photo: Serge Proulx)

bas les pontifes!

"Mais il n'est qu'un figurant Fabrice Rouleau, là où il eût fallu un Gérard Philippe de dix-huit ans"; c'est là une phrase tirée d'un texte de Jean de Baroncelli paru dans Le Monde, le 12 mai 1965 en page 16. Qu'on rapproche maintenant cette phrase à celle de Michèle Favreau: "On imagine volontiers un Gérard Philippe de 16 ans dans un rôle comme celui-là, (...)"

Espérons pour Michèle Favreau que ce n'est pas là une de ses habitudes. Ce serait malheureux. Par contre, si ce n'est qu'une erreur passagère, que cette gentille demoiselle que nous admirons pour la

qualité de ses critiques, n'ait pas la maladresse de la répéter. Nous serons à l'affût.

D'ailleurs, il n'y a pas que cette malheureuse petite phrase. Tout l'article est dans le même ton que celui de Baroncelli. Ce n'est pas un pur hasard.

Non, Monsieur Vallerand, être pontife, et même au cube, ce n'est pas "être libre". Ça l'est de dire que le critique a raison du public. Ça l'est de jouer l'humilité pour mieux faire passer ses commentaires.

Nous, le "pontife au cube", on l'a ailleurs...

LES SPECTACLES

L'érotisme en smoking est à la mode chez nous depuis quelque temps. A peine le théâtre des Folies Royales vient-il d'ouvrir ses portes, qu'une nouvelle troupe s'installe dans l'est de

Les décors sont somptueux et de mauvais goût, les costumes (il y en a) sont jolis et bien portés, les éclairages abusent du rouge ou sont totalement absents (le "ballet cos-

mique" laisse à peine deviner quelques ombres). Chose appréciable, il n'y eut aucun accrochage grave le soir de la première. Le spectacle dépasse donc l'amateurisme en tous

AUX FOLIES BERGÈRES

Montréal, à l'ancien cinéma Rosemont: le théâtre des Folies Bergères est né.

Né dans la soie, le nylon, le satin et les paillettes. Tout a été mis en oeuvre pour donner à la chose un air de grand chic. Du moins l'a-t-on voulu ainsi. Car, à y regarder de près, le "grand chic" fait un peu vulgaire: emploi excessif du déré, du brillant, et le reste.

Mais pourquoi faire la fine bouche? Les danseuses sont jolies, aguichantes, leurs épidermes farineux vous donnent la chair de poule, des pigeonnants complices sont là pour soutenir des seins mielleusement encapsulés de boutons d'or. Tout est bien orchestré pour vous exciter à go-go.

Chaque apparition des danseuses est entrecoupée d'un numéro de music-hall. Les acrobates vous ennulent un peu, mais pas trop longtemps, heureusement; Etta et Waldo, grotesques à souhait, vous font bien rigoler; la chanteuse Danièle Clary, avec une rose artificielle placée vous-savez-où, ne se gêne pas pour dénoncer les cochons de la salle... et de l'orchestre. C'est agréablement décevant.



Plus chic encore et plein de plumes...

points.

On se demande un peu, dans la deuxième partie du programme, ce que vient faire le numéro "Fête japonaise". Quelques geishas richement vêtues déambulent sur scène, jouent de l'éventail, et vous êtes là, à attendre ce qui va se passer. Il ne se produit malheureusement rien.

L'extraordinaire fantaisiste Yenal vous fait vite oublier ces moments d'ennuis, avant que ne se déploie en fin de soirée l'ultime "Salut aux Folies Bergères".

Contrairement au Temple des Folies Royales, où les spectateurs sont installés à des tables et peuvent boire en regardant le spectacle, le théâtre des Folies Bergères conserve un parterre rempli de fauteuils d'orchestre. Deux bars sont à la disposition des gosses trop émus qui peuvent, à l'entracte, reprendre leur aplomb, ou le perdre définitivement.

Le prix d'entrée est relativement élevé pour les meilleurs fauteuils (de \$8 à \$10 au parterre), mais il n'en coûte que de \$3 à \$5 dollars pour assister au spectacle du balcon. Le plaisir est toujours le même.

du SAINT-AUBIN

Pierre Létourneau du 28 au 31 octobre
prend rendez-vous avec la renommée à la Comédie-Canadienne

billets en vente tous les jours de 10 h. a.m. à 7 h. p.m.

COMÉDIE



LE THÉÂTRE

Fleur de cactus douce et piquante

La comédie de Barillet et Grédy a l'avantage d'être drôle, mais aussi le malheur d'être longue. Les mêmes situations se recréent trop souvent, l'intrigue languit un peu, les auteurs ayant l'intention de l'exploiter à fond. Mais ils ont raté leur effet. L'in vraisemblable entre en jeu et cela devient un peu déplaisant.

Julien est un chirurgien dentiste célibataire. Il tombe amoureux d'une jolie pimpante vendeuse de disques, Antonia. Il lui ment en lui avouant qu'il est déjà marié et qu'il a trois enfants. Alors, Antonia exige de Julien qu'il lui présente sa femme et qu'elle lui prouve qu'elle veut bien le divorce. La rencontre a lieu. Julien utilise sa secrétaire, Stéphane, femme austère et peu flexible. Mais ce n'est pas tout. Julien a le malheur d'avouer à Antonia que sa femme a aussi un amant; comme il fallait s'y attendre, Antonia veut aussi rencontrer cet amant. Une fois de

plus, Julien s'en tire; il demande à un de ses clients, Norbert, de remplir le rôle. Et le reste, et le reste... Et, comme personne ne s'en doutait, Julien finira par épouser sa secrétaire rébarbative qui a, par les multiples tours de passe-passe que lui fait subir Julien, perdu son air de vieille fille et qui devient une amante chaude et légère.

L'intrigue est donc suffisamment farfelue pour permettre de bonnes blagues. On y rit en effet, mais pas tellement des situations. Plutôt et surtout du jeu de Janine Sutto. Elle est magnifique. Jamais on ne l'aurait cru aussi versatile, aussi souple (dans la raideur de son rôle). Toutes les nuances y sont.

Pierre Thériault est le dentiste. Son jeu est bon mais encore hésitant, surtout au moment où, après une nuit de fête, il rentre au bureau un peu saoul. Marthe Choquette (Antonia) a le bonheur d'être agile. Tout son personnage

réside dans cette capacité qu'elle a de rendre agréable tout mouvement. Le Norbert qu'on nous a campé (Gaëtan Labrèche) est honnête. Heureusement qu'il rit mal, c'est plus drôle; sinon le rôle risquait d'être terne. Un personnage agréable; André Cailoux dans Monsieur Cochet. Bien composé. Passons Barbara-Val, Marie Anik et Roland Ganamet qui n'a aucunement évolué depuis ses débuts.

Quant aux costumes, ils n'ont rien d'extraordinaire. Par contre, le décor de Guy Rajotte est bien pensé. Il permet facilement quatre lieux qui pourtant ne nous paraissent pas utiliser essentiellement les mêmes éléments. Ils sont esthétiquement bien réussis.

Le mouvement de la pièce est rapide, plein de fantaisie et c'est surtout par là que la mise en scène et la représentation en elles-mêmes valent.

Jean BELANGER



Pierre Thériault et Janine Sutto se découvrent enfin.

LA TELEVISION

L'art des séries mondiales

Le spectacle des spectacles, qui, récemment, tenait en haleine l'immense majorité des téléspectateurs de toute l'Amérique du Nord, était sans contredit la série mondiale de baseball. Début octobre: la fièvre du baseball fait ses ravages. Et aucun vaccin ne peut la guérir.

Le but de cet article n'est pas de tracer une analyse du comportement du sportif, ni d'étudier le sport comme moyen de dévouement pour la masse. Nous voudrions montrer comment le sport — ici le baseball — peut être considéré comme un art, c'est-à-dire comme un art du spectacle, et comment l'athlète peut être vu comme un artiste. Et tant pis pour les intellectuels qui méprisent tout ce qui est populaire! Car si jamais un art populaire, un art du peuple et pour le peuple a existé, c'est bien le sport.

Que la poésie occidentale doive quelque chose au sport et à l'athlète, c'est un fait. Pour le vérifier, on n'a qu'à relire les pages de l'Illiade où Homère nous montre les guerriers — que l'on peut considérer ici comme des athlètes — s'exerçant au maniement des armes dans le camp des Grecs. Mais c'est Pindare qui fonde

la "poésie sportive" lorsqu'il chante les vainqueurs du stade. Et, si on remonte la cours du temps, on s'aperçoit qu'au Moyen-Age, les tournois ont permis à des poètes d'atteindre un haut degré artistique. Plus près de nous, il y a un Montherlant qui ne dédaigne pas la taoumachie et qui célèbre l'athlète dans Les Olympiques. Enfin, le cinéma nous a donné un film d'une grande poésie, Les dieux du stade, réalisé lors des jeux olympiques de Berlin en 1936.

Tout cela, évidemment, ne prouve pas que le sport est un art en lui-même, mais qu'il peut servir de matière artistique.

Qu'est-ce qui élève le sport au niveau de l'art? D'abord l'athlète, puis les athlètes.

N'est-ce pas une chose tout à fait merveilleuse, tout à fait belle que de voir un homme, en apparence semblable aux autres, s'astreindre à un entraînement des plus rigoureux, suivre un régime des plus sévères pour atteindre la beauté de la perfection? Combien d'écrivains, combien de peintres ne s'efforcent-ils pas sur le métier avant de parvenir à ce niveau? Il est admirable de regarder un athlète qui, par son travail et sa patience, a su dé-

velopper cette parfaite coordination de ses mouvements, cette unique symbiose de l'esprit et du corps qui est la marque des champions. Celui qui peut faire donner le maximum de rendement à ces merveilles que sont l'esprit ET le corps et obtenir que ce rendement soit beau à cause de sa perfection est un artiste, quel que soit le domaine où il exerce son activité. Le sportif qui, dans la série Minnesota - Los Angeles, a pu observer au monticule un Sandy Koufax ou, sur les buts, un Maury Wills, comprend jusqu'à quel point l'athlète peut être un artiste.

Mais le jeu lui-même est un art par l'unité qu'il exige de l'ensemble des participants. Comme le théâtre ou l'opéra, le sport est un jeu d'équipe. Les athlètes, en tant que groupe, font du sport un art du spectacle. Il faut que l'harmonie règne au sein de l'équipe, où souvent les vedettes sont égoïstes (c'est le cas d'un Roger Marris ou d'un Bobby Hull, par exemple), afin d'atteindre la perfection de l'ensemble. Il faut créer un esprit d'équipe — au sens fort du terme — pour que le corps (les joueurs) réalise la beauté du spectacle. Combien de victoires les Dodgers ne doivent-ils pas à cette

union qui existe entre les membres? Il faut retrouver au niveau du tout la même discipline et la même coordination qu'au niveau de l'individu.

Le sport est un art parce que le sport est un jeu. Tout art, toute poésie est un jeu parce que gratuit.

Comme tout art du spectacle, le sport demande une assistance assez nombreuse. On conçoit mal qu'une seule personne puisse assister à une pièce de théâtre car le plaisir tiré d'un spectacle ne peut être égoïste sous peine de mort. Il faut participer à une communauté d'esprit, vibrant d'un même cœur, pour apprécier un spectacle. Il faut que s'établisse entre les spectateurs une complicité secrète vis-à-vis de l'action qui se déroule sur la scène ou sur le terrain. Sans cela, on ne peut que difficilement goûter un sport.

C'est le même problème qui se pose pour le téléspectateur. Une des raisons pour lesquelles le téléthéâtre ne supplantera jamais le théâtre, c'est que, dans le salon, on ne sent pas d'atmosphère théâtrale. Pour apprécier un sport, pour prendre tout son plaisir des séries mondiales de baseball, il faut littéralement empoisonner la pièce de sport; l'air doit dégager une odeur de baseball. Pour cela, il est bon de se grouper entre amis, entre admirateurs; cette union favorise la création de cette intimité nécessaire à l'appréciation.

Dans la fièvre de l'enthousiasme communautaire, on comprendra, et on sentira surtout, que le sport peut être un art au même titre que le théâtre.

Michel MONETTE

L'EFFET GLAPION

DE JACQUES AUDIBERTI

MISE EN SCÈNE: YVAN CANUEL
AVEC HELENE LOISELLE...PAUL HEBERT
LUC DURAND
DU 21 OCT. AU 10 NOV.

8H.30

LES DIMANCHES: 7H.30
RELACHE LES LUNDISPRIX SPECIAUX AUX ETUDIANTS
SAMEDI AUCUNE REDUCTION

Semaine et dimanche \$2.30 - 1.90 - 1.10

L'EGREGORE

190 EST, BOUL. DORCHESTER
TELEPHONE: 866-9344

QU'EST-CE QUE LA SOCIÉTÉ MUSICALE VILLE-MARIE?

Beaucoup de gens, et nous sommes de ceux-là, on été intrigués par la naissance subite, et non annoncée, de la Société Musicale Ville-Marie, qui présente cette saison, quatorze concerts de qualité à la Salle Claude-Champagne. Nous sommes curieux de nature et c'est notre métier.

Nous avons rencontré son directeur-fondateur-animateur, M. Y. Bergeron, afin de savoir exactement comment lui était venue l'idée d'organiser une telle société, les raisons qui en ont motivé la réalisation "en grande", l'orientation que son directeur entendait lui donner.

On nous accueille dans le salon d'une maison privée, où le piano, un immense appareil stéréophonique et des partitions entassées habitent toute la pièce. Cela nous paraît déjà significatif, et plus tard, pendant l'entrevue, nous verrons facilement que M.

Bergeron est musicien avant d'être homme d'affaires, ce qui nous semble, faut-il le dire, quelque peu dangereux, hélas.

Le programme 65-66 de la Société musicale Ville-Marie est le suivant (sans compter deux concerts qui eurent déjà lieu en octobre) :

Arthur Garami (23 novembre); Pierrette Alarie et Léopold Simoneau (14 décembre); Sylvia Saurette (11 janvier); Steven Starryx (25 janvier); Moira Lima (27 janvier); Gilles Manny (8 février); Claude Pascal et Arthur Garami (22 février); soirée consacrée à l'oratorio (on y donnera le Requiem de Fauré, et Rédemption de César Frank; Gaston Germain et Gloria Richard (8 avril); Lauréats Auditions Prov. (19 avril et 10 mai); Finales Gagnants Auditions (24 mai).

— Monsieur, racontez-nous "l'histoire" de la Société Musicale Ville-Marie.

— L'idée d'une telle société remonte à quelque deux ans. Sa réalisation

immédiate, que nous avons vue sans cesse menacée, est pour le moins récente. Les moyens assez réduits dont nous disposons et notre manque de relations, ne nous ont cependant pas écartés de notre idée première: donner aux artistes canadiens la chance de se manifester devant un public canadien. Ça c'est le but premier de notre société. Evidemment, il a fallu faire face aux impératifs financiers. On ne monte pas une saison complète avec de la bonne volonté seulement. Les différents conseils des arts attendent que nous fassions nos preuves avant de nous accorder des subventions. Et c'est long d'attendre les décisions de ces gens-là!

— Pourquoi présentez-vous les concerts de la Société à la Salle Claude-Champagne, et non pas à la Grande Salle, ou encore au Plateau qui sont habitués à accueillir ce genre de manifestations?

— Mais la Salle Claude-Champagne est la meilleure Salle à Montréal! Bien sûr, le tarif de location entre en jeu. Mais vous avez à Claude-Champagne une intimité que vous ne trouverez jamais à la Grande Salle! Nombre d'artistes vous diront que le contact avec le public s'y fait merveilleusement bien. A la Place des Arts, c'est tellement dispersé! Seul un artiste de haut calibre, et dont l'art à lui seul sait s'imposer (Maureen Forrester par exemple), peut entrer tout de suite en communication avec l'auditoire.

— Vous disiez tantôt que



Claude Corbeil, ci-haut, chantera au prochain concert de la Société Musicale Ville-Marie, partageant la vedette avec le soprano Louise Lebrun. Au programme, des oeuvres de Rameau Haendel, Schubert, Berg et Fauré.

le but de la Société était de présenter des artistes canadiens...

(La question, à peine posée, déclenche chez notre interlocuteur un enthousiasme difficilement contrôlable).

— Mais oui, grand Dieu, donner aux chanteurs et musiciens d'ici la chance de se produire devant les leurs! Au Conseil des Arts de la Ville, on m'a dit que cela avait été fait cet été, aux concerts de l'Aréna Maurice-Richard. Mais que voulez-vous que les artistes fassent après? Une fois par année, ce n'est pas une carrière! Ce n'est pas suffisant. Et ils ne demandent pas mieux que de chanter ici. J'ai demandé à Pierrette Alarie et Léopold Simoneau s'ils voulaient donner un concert dans les cadres de notre société. Ils ont dit oui tout de suite!

S'il n'y a pas de travail ici, nos chanteurs vont ailleurs. Et souvent ils y restent. C'est nous qui en souffrons. Sylvia Saurette, combien me l'ont dit, est une wagnérienne née. Ce

serait absurde de la perdre. J'ai fait entendre l'autre jour, à un musicien averti, l'interprétation d'une sonate de Chopin, en lui demandant de me dire qui était au piano. Il m'a nommé tous les grands, Malkusinski, Gilels, tous ceux-là. C'était un canadien qui jouait: Gaston Brisson. Il n'en revenait pas. Mais combien y en a-t-il pour qui, parce que c'est canadien, ce n'est pas bon!

— La participation canadienne dans les concerts qui seront présentés s'étendra-t-elle jusqu'à faire entendre des compositeurs québécois?

— Oui. Gloria Richard, à notre premier concert, a chanté du Maurice Dela. Joachim et Morel seront aussi joués plus tard. Sylvia Saurette trouve extraordinaire la "Cantate pour une joie" de Mercure et veut l'interpréter.

— Il en coûte combien pour assister à un concert?

— Il y a des billets à \$2.50 et \$1.50...

— Merci.

D.S.-A.

LE FILM QUI CHANGERA VOTRE VIE AMOUREUSE!

DE L'AMOUR

UN DON JUAN MODERNE PROJETTE SES MÉMOIRES INTIMES

ANNA KARINA
MIRELLA FIORENTINI

EXTRA! UNE ENQUÊTE SUR LA DÉSÈS DE L'AMOUR BRITTE BARDOT

7e SEMAINE
Représentations à: 10.45 — 17.55 — 8.05 — 8.15 — 7.30 — 9.45
Dernière représentation à 9 h.

Le Parisien

100 OUEST, STE-CATHERINE — 861-3077

"La réalisation la plus parfaite que j'ai vue chez eux jusqu'à ce jour".
J. Basile

LES NOURICES

de Romain Weingarten
mise en scène
RODRIGUE MATHIEU

Les Sahimbanques

angle Bonsecours et St-Paul
jeu, ven., sam., dim. 8.45 p.m.
Rés. de 4 à 9: 727-4343

Étudiants 1.00 — Adultes 2.00
Samedi 2.00 pour tous

N.T.U. présente

Les précieuses ridicules (Molière)

Mais n'te promène donc pas toute nue (Feydeau)

"Un spectacle rigolo-recommandé aux partisans de l'émancipation des femmes" — Abraham Lincoln

1er au 7 nov., 8.30 p.m., au grand salon du Centre Social
ÉTUDIANTS: \$1.25 taxe incluse — Achetez vos billets dès maintenant

Les Arts:

Miroir du Québec

A L'ART FRANÇAIS, 36 tableaux et 24 sculptures. Thérèse Tardif-Côté, peintre; Jean Noël, sculpteur. Beaucoup, beaucoup trop d'objets...

Nos artistes sont généreux — le cœur sur la main, la main... leste — ils en mettent toujours un peu trop.

Madame Tardif-Côté a voulu nous montrer tout ce qu'elle sait faire. Donc, elle a exposé des collages et des huiles récentes.

Les collages sont trop bien réussis: les huiles ne supportent pas la comparaison. Et c'est dommage, parce qu'elles ne sont peut-être pas si mauvaises, ces huiles! Certes elles n'apportent pas grand chose de neuf. Les compositions sont assez quelconques: utilisation à profusion d'un blanc qui n'arrive pas à créer l'illusion de la profondeur. Parfois, un procédé un peu agaçant: le raclage de la toile pour créer une texture en damier. Une tentative intéressante: "Hiver Heureux". Tardif-Côté y fait une étude de transparence de couleurs. Mais Marcelle Ferron a fait mieux, à moindres frais et avec plus de lyrisme. Quelques petits tableaux sont mieux réussis: "Fruivolité, Couleur d'or, Beau Soir". Pour bien les voir, il faut se coller le nez dessus... Forcément, on oublie les grands collages — qui, eux, sont parfois de véritables splendeurs. Un vrai régal pour l'oeil!

L'impression d'ensemble de ces collages en est une de sérénité, tant les éléments qui les composent sont bien intégrés.

Pas la moindre mollesse dans la composition proprement dite. Assez souvent, une composition classique, suggérant la pyramide. Les papiers déchirés, froissés sont assemblés, collés avec beaucoup de dynamisme. A l'occasion, (dans "Souvenir d'une Lumière") Tardif-Côté n'hésite pas à couper son tableau d'une bande de papier qui va de haut en bas.

L'élément le plus important de ces collages: les transparences. Les couleurs sont parfaitement harmonisées: tantôt des jaunes, des bleus, des verts, tantôt des rouges et des bruns qui se superposent, se mêlent, et s'épurent. Les papiers froissés, rendus semi-transparents par les vernis laissent deviner les formes et les

Vient de paraître

Le numéro 3 des *Études Françaises*, revue des lettres françaises et canadiennes-françaises, vient de paraître. Ce numéro comporte, en plus des chroniques, des articles de Nicole Deschamps (Les "Anciens Canadiens" de 1860), de Bernard Beugnot (La Fontaine et Montaigne: essai de bilan), de Maurice Regard (La critique des créateurs).

Un document important: la *Bibliographie des lettres canadiennes-françaises*, par Réginald Hamel.

couleurs sous-jacentes. Ils sont d'ailleurs d'une texture au réseau très riche qui ajoute un élément de tension... "Soie de bronze, Grésillement d'Averse Dorée" sont parmi les meilleurs collages que j'ai vu depuis longtemps.

Madame Tardif-Côté a réussi des collages d'une grande intensité poétique; mais pourquoi les affubler de titres pseudo-poétiques, comme: *Luminescence, Ferveur en Attente, Intensité de délices*?... Comment un bon tableau peut-il s'intituler "Immense Débordement de Joie"? Ça fait un tout petit peu pompier...

Jean Noël est un jeune sculpteur agressif mais sympathique. Lorsqu'on lui demande s'il a "fait ses beaux-arts", il répond sans ambages qu'il n'a pas terminé: on l'a foutu à la porte parce qu'il avait mauvais esprit — pour certains pontifes, c'est toujours mauvais d'avoir de l'esprit, et surtout de le manifester.

Jean Noël ne s'en porte pas plus mal et n'en travaille que plus sérieusement.

Son exposition comporte trois séries de pièces. Tout d'abord,

cinq bois suspendus qu'il intitule, pour la plupart, "Espaces". Ces espaces sont très bien équilibrés. Ils n'ont rien en commun avec les objets suspendus de Vaillancourt et de Gauguet-Larouche. Ils n'ont ni l'agressivité des pierres bardées de fer de Larouche, ni la mollesse toute féminine de certains bois brûlés de Vaillancourt. Ce sont de simples volumes pleins, découpés tantôt en créneaux, tantôt en arrêtes, dont le fini sombre fait parfois oublier qu'il s'agit de bois.

La deuxième série de pièces est constituée de sculptures en fonte, coulées à partir de modèles en "styrofoam". Les procédés de coffrage et de coulage sont empruntés à Vaillancourt, mais le produit fini diffère sensiblement: des blocs métalliques, aux formes régulières, montés sur de courtes pattes, et appelés "Homme-Champignon, Homme-Oiseau" etc... La face principale est décorée de spirales gravées en creux et qui rappelle la façon qu'avaient les Sumériens de symboliser les cheveux... Ces sculptures sont plutôt lourdes — dans les deux sens du mot...

Une série de pièces intitulées "Val David" sont moins récentes. Quelques-unes sont exposées à

l'Art-Français, depuis plusieurs mois. Ces sculptures de bois dorés, légèrement brunis à l'acide, ne sont pas sans rappeler les formes sensuelles d'un Roussil d'il y a quelques années. Elles ont la même grâce érotique; mais c'est ici moins appuyé que chez Roussil...

Deux pièces monumentales (*Toccate et Fugue*) prouvent que Jean Noël a non seulement le sens de la forme, mais encore la puissance de rythmer l'espace en pleins et en vides... Je place beaucoup d'espoir en l'avenir de Jean Noël. Cette exposition durera jusqu'au 4 nov.

Il est reposant de rencontrer parfois un artiste simple, qui ne se pique ni de philosophie, ni de cynisme. Lise Landry est de cette espèce rare. Elle n'est pas du tout sophistiquée et ne s'embarasse guère de préjugés. Si ses tableaux sont non-figuratifs, ce n'est pas dans un esprit révolutionnaire. Elle va tout simplement à l'essentiel; et pour elle, la peinture est avant tout couleur et forme. Ses pastels, aux couleurs chatoyantes et chaudes, au dessin précis et nerveux, ne sont pas titrés. Ils n'ont pas besoin de se masquer derrière des titres pseudo-poétiques. La poésie, la musique sont dans les couleurs, dans le dessin. Il suffit de s'arrêter, regarder, écouter... avec sympathie... Et l'on recréera, en soi, cet état d'âme que Lise Landry se refuse à exprimer autrement que par sa peinture...

A la Galerie LE CRIBLE, 131

chemin Chambly, Longueuil, Gouaches et Pastels de Lise Landry, jusqu'au 31 oct.

Raymond CHARLAND



Sculpture "espace no 2", de Jean Noël



the Villager

shoe shoppes inc.

Pour être "dans le vent"

"Les souliers à la mode qui donnent un air de jeunesse..."



Le "Ghillie"

Avec talon noir, en kid noir et couleurs vert-chamois, gris tan et suède noir. 4½ à 10.

Largeur AA-B — \$10.95



Le "Go Go" I

Avec talon noir, en kid noir, suède brun chocolat, suède gris et bronze. 4½ à 10.

Largeur AA-B — \$10.95



"Block Heel Sling"

En kid noir, alligator tan, suède chamois, 4½ à 10.

Largeur AA-B — \$10.95

Promenade de la PLACE VICTORIA — 800 Carré Victoria
 1474, rue Peel, face à l'Hôtel Mont-Royal — 5218, Chemin de la Reine Marie (Snowdon)

Cartes CREDICO acceptées — Ouvert jeudi et vendredi jusqu'à 9 p.m.

Un Franju merveilleux ?

A l'Élysée, à la Salle Eisenstein, THOMAS L'IMPOSTEUR du réalisateur Georges Franju. Avec Emmanuelle Riva et Fabrice Rouleau. Scénario d'après le roman de Jean Cocteau.

Franju de devait de rendre Cocteau omniprésent dans ce film, non seulement par le scénario, mais aussi par la voix de Marais, par la transposition du merveilleux, par l'ambiguïté du personnage de Thomas. Franju n'a pas voulu copier l'oeuvre, mais la transposer, la "trahir", puisqu'il le fallait.

A la première peinture représentant le bouleversement des mœurs de l'époque, Franju a ajouté une satire sociale, militaire, cléricale, une satire de la guerre elle-même. Cette satire donne une autre dimension au film, mais lui enlève du fantastique. L'oeuvre de Cocteau baignait dans le merveilleux, du premier mensonge de Thomas jusqu'à sa mort. Franju a tenté de reproduire cet état par une série d'images très belles, trop

belles, où les gris, les noirs et les blancs sont fort bien utilisés. Mais le merveilleux ne se traduit pas seulement par des images, mais aussi par un climat. (Qu'on pense aux Enfants Terribles.) Or le climat ici tient à la fois du "théâtre" de la guerre, du facit des sentiments, de la satire et des tentatives amoureuses. Restent des moments privilégiés, comme ceux du village en flammes, du cheval à la crinière en feu et de la course de Thomas vers la mort. Ces moments sont privilégiés en ce sens qu'ils portent la beauté jusqu'au fantastique, comme l'aurait voulu Cocteau.

Mais le merveilleux de Cocteau devait aussi se rendre par le personnage de Thomas. Et cet effet est raté. La Princesse de Bormes (Emmanuelle Riva prend la vedette. Merveilleuse Riva! Mais on recherche Thomas, et on le trouve absent. Fabrice Rouleau n'a pas le poids voulu;

il donne un personnage inachevé dont on ne saisit que des bribes, dont on ne voit que l'extérieur. Est-ce Fabrice Rouleau qui manque de métier et de présence,



ou est-ce Franju qui, délibérément, a tenu à éclipser son personnage pour mieux faire voir la Princesse et son univers?

Le "jeu" de Cocteau perce aussi: des dames belles et désœuvrées jouent à la guerre, et Thomas jouera même sa mort. "que je fasse semblant d'être mort..." Les plus belles images sont celles du village en feu et celles du front de Dixmundi, avec son froid, ses tranchées que les invités visitent en touristes, sa boue, sa lumière noire. Belles images, "cartes postales" qui ravissent mais nous laissent spectateurs éloignés d'un drame auquel on ne croit pas. Et cela ne tient pas au mensonge de Thomas, ni au fantastique, mais à je ne sais quel manque qui tient peut-être à l'absence de Thomas, à son personnage mal plan-

té qui ne réussira que sa mort. Mais le malaise, le désenchantement vient peut-être que l'on recherche trop la présence de Cocteau, que l'on reproche un peu à Franju sa "trahison". C'était un risque. Ceux qui n'aiment pas particulièrement Cocteau, ses personnages ambigus, son "jeu" merveilleux seront enchantés du travail de Franju. Ceux qui s'attendent à retrouver intact le phénomène-Cocteau en verront des moments fantastiques, mais seront déçus, de l'ensemble. Peut-être à cause de Rouleau. Peut-être à cause de Franju. Mais de toute façon, "THOMAS L'IMPOSTEUR" reste un film très beau qui nous fait sentir la nuance entre un très bon film et un chef d'oeuvre.

Marie-Claire LANCTOT

Courses et poursuites

"THE GREAT RACE", c'est l'histoire d'une grande course (The Greatest of The World) d'automobiles dont l'itinéraire est New-York-Paris. Avec ce thème de course et de poursuite, thème chéri de Sennett, des Marx Brothers, de Chaplin, Edwards, cet inconnu du cinéma américain, en profitera, tandis qu'il en a l'occasion, pour donner des coups de chapeau à tous ces pionniers du cinéma irréel, fantaisiste, ou de ce que pourrait qualifier le P. Blain, d'imaginaire. Le film, d'abord dédié à Laurel et Hardy rend hommage à tous ces spécialistes du burlesque qui ont fleuri à Hollywood, tant à l'époque muette que parlante. Ainsi on revoit des comédiens comme Lloyd et même Valentino, Bela Lugosi dans son interprétation de comte Dracula.

"THE GREAT RACE", c'est aussi une très belle super production en couleur d'un metteur en scène qui a déjà fait ses preuves dans "Days of Wine and Roses" et dans "The Pink Panther". Deux couleurs sont prédominantes dans ce métrage: antithèse entre elles, le noir et le blanc correspondent à des valeurs contraires de l'éthique du cinéaste américain, c'est-à-dire deux mondes dans lesquels deux personnages vivent sans pouvoir se rejoindre, communiquer. L'un et l'autre ont choisi deux voix totalement différentes pour obtenir la victoire de la course. Le personnage en blanc a choisi la franchise; d'ailleurs son état n'est pas volontaire, mais sacré héros par le spectateur à cause de ses exploits antérieurs, il ne peut déroger à sa condition. Le personnage en noir, son choix s'est posé sur la fourberie et la supercherie. Autour de ces deux personnages centraux gravitent deux collègues, deux assistants, système d'osmose indispensable. De plus, une journaliste, Nathalie Wood, poursuit les deux équipes de coureurs et est à un moment donné soit pour Tony Curtis, soit pour Jack Lemmon, une véritable peste. La femme, chez Edwards tient à la fois de "l'ange et de la bête" ce qui fait classer ce dernier dans la lignée des Vincente Minelli et des Hitchcock.

Les personnages dans "THE GREAT RACE" obéissent tous aveuglément à deux impératifs; le premier venant de leur propre situation, des lois du monde dans lequel ils ont décidé de vivre; le second venant de la forme imposée par l'auteur. Certes "THE GREAT RACE" est une comédie, mais une comédie construite à la

façon d'un dessin animé: les traits de caractères des personnages sont grossis démesurément et l'effet de certains gags n'est valide que par l'ouïe. (Le faux-frère et ses coups de bâton sur la tête de ses ennemis).

Blake Edwards est avant tout un cinéaste de l'intériorité, ce qui expliquerait peut-être le fait qu'il soit quasiment inconnu. Dans "THE GREAT RACE", les deux couleurs prédominantes ne répondent pas à l'état d'âme des personnages mais à leur position sociale. Chaque personnage a son propre cosmos, obéissant à ses lois et ne comprenant pas la réaction des autres êtres; ils sont, par conséquent, remplis de préjugés. C'est ainsi, par exemple que les hommes ne réalisent pas que Nathalie Wood a droit à sa liberté, à son émancipation. Cette femme journaliste est donc pour les coureurs une colle, fascinante cependant, lorsqu'elle ne se mettra pas à raisonner et à penser. Le drame, chez Edwards, c'est le conflit des personnages dû au choix de leur univers. Et encore ici, c'est la mentalité américaine qui est la cible des maqueries du cinéaste américain et non pas son monde mécanique et artificiel. Edwards est un homme intelligent qui est étonné par "l'incompréhensibilité" du monde intérieur des êtres: qu'on se souvienne de la chanson de Nathalie Wood dans le petit bois; Curtis s'imagina que celle-ci voudrait bien être possédée, mais il a été leurré par son comportement; cette incompréhension se suivit d'une dispute.

Chez l'auteur de "THE GREAT RACE", l'art est une aventure semblable à celle de la vie. Autant celle-ci est une recherche de l'intelligence des comportements humains, autant l'art sera une recherche de la perfection, une création qui apporte ses souffrances physiques et morales. Déjà, le coureur d'automobiles est une substitution du travail de l'artiste avec la transformation (longue, pénible) de sa matière qui lui apporte à la fin, la joie. Edwards, à la ville, est un athlète; pour lui le sport et l'art ont des contingences semblables, mais apportent une satisfaction similaire.

Dans "THE GREAT RACE", Edwards ne dénonce personne si ce n'est qu'une légère déception à l'égard de la presque-incommunicabilité de ses personnages. Tout au long de ce long-métrage ce n'est que courses et poursuites...

Michel BEAUDRY

CINÉ-CAMPUS

ASPECTS DU SACRÉ

PROCÈS DE JEANNE D'ARC

un film de Robert BRESSON



"... Pourquoi j'ai voulu tourner un film restituant dans son intégralité visuelle, sonore et parlante "Le Procès et la Mort de Jeanne d'Arc"? Mais pour la beauté de la chose avant tout. Ces cinq mois de procès ont une beauté totale et d'abord littéraire... Jeanne parlait une langue d'une perfection admirable. Tout ce procès est un vrai chef-d'oeuvre. Quant aux scènes qui furent vécues par elle, je ne sais rien de plus atroce ni de plus poignant." — Robert BRESSON.

SAMEDI, le 23 OCTOBRE 10 h. p.m. — AUDITORIUM de l'U. de M.

AU MEME PROGRAMME, A 8 H. P.M.

"SAINT-BLAISE-DES-SIMPLES", court métrage de Philippe Jouliat

"MISERERE", court métrage de Frédérique Duran

"PICKPOCKET", de Robert Bresson

GRATUIT pour les MEMBRES de l'A.G.E.U.M.

NOTRE CHOIX



HELENE LOISELLE
qui jouera dans L'EFFET
GLAPION à L'Egrégoire.

musique

● A la Grande Salle, ce soir, samedi et mardi prochain, "Aïda" de Giuseppe Verdi. Production de l'Orchestre Symphonique de Montréal.

... La critique de ce spectacle paraîtra dans notre "Cahier" de la semaine prochaine ...

● Lundi prochain (le 25) au Forum, concert populaire de l'OSM. Solistes : Pierre Duval, Russel Christopher, et le Choeur de l'OSM.

... au programme : extraits de "Tannhäuser" de Wagner, et les extraordinaires "Carmina Burana" de Carl Orff ...

● Ce soir, et jusqu'à dimanche, à la Comédie-Canadienne, les Feux-Follets.

... des costumes extraordinaires, une mentalité authentique ...

● Lundi, le 25, à la Grande Salle, l'Orchestre Philharmonique Tchèque. Soliste : Joseph Suk, violoniste.

... concert entièrement consacré à la musique de Dvorak ...

théâtre

● Au Gesù, jeudi soir et vendredi soir, à 9 h. "Antigone" de Jean Anouilh. Productions du Tréteau de Paris avec Jean Davy et Danièle Delorme.

... la meilleure représentation théâtrale présentée à Montréal, depuis quelques années ...

● Depuis hier soir à l'Orphéum, en reprise, "L'école des femmes" avec Jean Gascon et Louise Marleau. Relâche le lundi.

... les fonds pour produire une nouvelle pièce canadienne d'ENVERGURE (i.e. à la taille de son auteur) doivent manquer. On aurait dû, dans ces circonstances, recourir à "L'Avare" ...

● "Fleur de Cactus" sourit depuis une semaine et jusqu'au 14 novembre sur la scène du Stella. Janine Sutto et Pierre Thériault, dans les rôles principaux.

... le Rideau Vert continue à présenter des spectacles de qualité. Même si la pièce suscite peu d'intérêt, il faut voir une magnifique Jeannine Sutto ...

● Dès ce soir et jusqu'au 10 novembre, on pourra voir à L'Egrégoire, "L'Effet Glapion", d'Audiberti. Avec Hélène Loïselle.

... espérons une saison aussi fructueuse que celle de l'an dernier pour Hélène Loïselle ...

● Les "Canapés" n'ont pas fini de se décomposer au Théâtre de la Place. A ne pas voir.

... M. Brillant songerait sérieusement à lancer une entreprise de "croque-mort". Les gens meurent dans son théâtre tellement les plats y sont mal apprêtés ...

● Dès demain soir, à La Poudrière, "Who's Afraid of Virginia Woolf?" d'Edward Albee.

... texte très attendu. Espérons que la production sera valable ...

● Encore une fois, "Les Nourrices" de Weingarten allaitent le public biberon des Saltimbanques.

... "une poire ou deux mais en forme de bonhomme (Brasens) ...

cinéma

● Au Loew's, "The Great Race".

... des tartes à la crème, des "gags", de la comédie à ne pas confondre avec "Pas de vacances pour les idoles" ...

● Au Kent, "The Collector".

... ceux qui n'ont pas encore vu ce film, se doivent d'y aller le plus vite possible ...

● Au Villeray, "L'amour à la chaîne".

... le fameux film de Claude de Givray dont la censure française a rogné plusieurs coins ...

● Au Château, "Le vampire de Dusseldorf".

... pour ceux qui aiment le sang et la belle gueule de Robert Hossein ...

● Au cinéma Alouette, "My Fair Lady".

... l'argent a toujours place sur nos écrans ...

● A la Cinémathèque Canadienne, lundi le 25, à 6.30, "Sweet Substitute" de Larry Kent (Canada); à 9.00, "Father Panchali" (Satyajit Ray). Le 26, à 6.30 "Lola Montez" de Max Ophüls et à 9.00, "Aparajito" (Satyajit Ray). Le 27, mercredi, à 6.30, "A tout prendre" de Claude Jutra et à 9.00, "Le Monde d'Apu" encore une fois de Satyajit Ray.

... d'excellents programmes, qu'il faudrait ne pas manquer, mais heureusement, il y a autre chose que du cinéma à Montréal ...

● A l'Elysée, "Thomas l'imposteur".

... Une transposition à l'écran du roman de Cocteau par Franju. Voir la critique à l'intérieur de nos pages ...

● A l'Empire, "Une femme est une femme" et "Toutes ces femmes".

... Deux excellents films de Godard et Bergman ...

● Au Festival, "Onibaba".

... Le dernier né de Kaneto Shindo. Un documentaire poétique génial sur la condition de deux femmes obligées de tuer pour vivre ...

● Au Parisien, "De l'amour".

... ce que tout homme devrait savoir pour aimer ...

● A la Place Ville-Marie, "Casanova 70".

... de l'amour ou la défaite de la psychanalyse ...

beaux-arts

● A la Galerie Libre, oeuvres récentes de Louis Belzile.

... les plus grandes collections possèdent des oeuvres de Belzile. A voir ...

● A la Galerie Agnès Lefort, Gordon Smith.

● Marcel Barbeau, un ferment du "op art", expose à la Galerie du Siècle.

● Au Musée d'Art contemporain, oeuvres récentes de Louis Quilici.

... un représentant de la nouvelle figuration ...

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR :
Daniel Saint-Aubin

REDACTEUR-EN-CHEF :
Jean Bélanger

CHRONIQUEURS :
le cinéma :
Michel Beaudry
la musique :
Daniel Saint-Aubin
le théâtre :
Jean Bélanger
les lettres :
André Bertrand
les disques :
Jérôme Breton
les beaux-arts :
Raymond Charland

REDACTEURS :
Henri Fricks, Marie-Claire Lanctôt, Nicole Brossard, André Cas-sagne, Ivan Steenhout, François Hébert, Pierre-Louis Guertin, France-Marie Lupien.

PHOTOGRAPHE :
Serge Proulx

● LE CAHIER des arts et des lettres est publié chaque jeudi par LE QUARTIER LATIN.



Josiane Gilbert et Albert Millaire dans une scène du film "Pas de vacances pour les idoles".